

La philosophie morale, ou science de la nature humaine, peut se traiter de deux manières différentes ; chacune d'elles a son mérite propre et peut contribuer au divertissement, à l'instruction et à la réforme de l'humanité. L'une considère l'homme principalement comme né pour l'action, et comme influencé dans ses estimations par le goût et par le sentiment, poursuivant un objet, en évitant un autre, selon la valeur que ces objets semblent posséder et selon le jour sous lequel ils se présentent. Comme, de tous les objets, la vertu, reconnaît-on, est le plus estimable, les philosophes de cette espèce la peignent sous les couleurs les plus aimables : ils empruntent tous les secours de la poésie et de l'éloquence et ils traitent leur sujet d'une manière facile et claire, la plus propre à séduire les imaginations et éveiller les affections. Ils choisissent dans la vie courante les observations et les exemples les plus frappants, mettent les caractères opposés en un juste contraste ; et, nous engageant dans les sentiers de la vertu par des perspectives de gloire et de bonheur, ils dirigent nos pas dans ces sentiers par les préceptes les plus sains et les exemples les plus illustres. Ils nous font *sentir* la différence entre le vice et la vertu ; ils éveillent et règlent nos sentiments ; et ce n'est que s'ils peuvent soumettre nos cœurs à l'amour de la probité et au véritable honneur qu'ils pensent avoir pleinement atteint la fin de tous leurs efforts.

Les philosophes de l'autre espèce considèrent l'homme sous le jour d'un être raisonnable plutôt qu'actif et tentent de former son entendement plutôt que d'améliorer ses mœurs. Ils regardent la nature humaine comme un sujet de spéculation ; ils l'examinent et la scrutent de près pour trouver les principes qui règlent notre entendement, éveillent nos sentiments et nous font approuver ou blâmer un objet particulier, une action ou une conduite. Ils considèrent comme une disgrâce pour toutes les lettres que la philosophie n'ait pas encore fixé hors de toute controverse le fondement de la morale, du raisonnement et de la critique ; et qu'elle parle sans cesse de vérité et d'erreur, de vice et de vertu, de beauté et de laideur, sans être capable de déterminer la source de ces distinctions. Cependant qu'ils s'essaient à cette tâche ardue, aucune difficulté ne les décourage ; ils passent des cas particuliers à des principes plus généraux et poussent encore leur enquête à des principes plus généraux ; ils ne se tiennent satisfaits que s'ils arrivent aux principes originels qui, en toute science, limitent nécessairement la curiosité humaine. Bien que leurs spéculations paraissent abstraites et même inintelligibles au commun des lecteurs, ils visent à obtenir l'approbation des lettrés et des sages ; et ils se pensent suffisamment payés du labeur de toute leur existence s'ils peuvent découvrir quelques vérités cachées qui peuvent contribuer à instruire la postérité.

David Hume (1711-1776), *Enquête sur l'entendement humain*, (1748), Section 1 « Les différentes espèces de philosophie », GF, p.47-48.